



Débarquement de canons anglais au Natal.

que point en son milieu. Chaque bout de cheveu qui vous a servi de fil devient un œil. On pleure bien un peu dans les premiers temps. Nous croyons cependant que l'industrie du cil artificiel est appelée à un bel avenir. Plus de ces yeux rouges et déguenillés, qui font horreur; mais une ombre chaste, blonde et brune, à votre choix, et aussi longue que vous le désirerez. Ce sont des cils pareils qui ont causé les premiers malheurs de Numa Roumestan; mais ils étaient collés et on les ôtait le soir. Les cils vraiment modernes, entièrement cousus à la main, solides et ne s'enlevant jamais, donneront aux femmes un charme de toutes les heures. Il ne leur manquera rien, sinon d'être vraiment des cils. Car la science aura beau faire: ils ne seront jamais que des cheveux coupés en quatre.

Croyance Antique.

Les enfants que la nature envoie à la lumière du jour y sont accueillis par un infatigable souhait de bonheur. C'est une croyance antique et vénérable que ce bonheur dépend principalement des premières pratiques auxquelles est soumis le nouveau-né. Mais, comme les rites de l'accueil varient avec l'éloignement où l'on est du méridien de Greenwich et que l'état de la science ne permet pas de distinguer quels sont les plus efficaces, il est bon de les connaître tous. Les parents anglais souhaitent mille malheurs au bébé, persuadés que les destinées malignes exécutent nos vœux à rebours; et, pour que la vie de leur enfant soit douce et unie: "Sois le bienvenu, lui disent-ils, petit étranger, sur une pelote d'aiguilles". Les Irlandaises préservent leur nourrisson de tout mal en l'entourant d'une ceinture de cheveux de femme. Les Ecossaises placent dans le berceau un couteau ou une paire de pincettes. Les Hollandaises, du pain, du bon, du sel et de l'eau. Quand un poupon naît en Bretagne, les commères s'en emparent; elles le baignent, elles lui tirent les membres jusqu'à ce qu'ils craquent; elles lui enduisent la tête d'huile d'olive, elles l'emmailotent et elles lui humectent les lèvres d'eau-de-vie. Mais les Roumains ceignent d'un ruban rouge le pied du nouveau-né. Les Turcs lui versent sur le front de l'eau et de la terre. Les Grecques, prenant l'enfant dans leurs bras, tournent trois fois en chantant autour du foyer. Et les Espagnoles promènent sur le visage du petit hidalgo une branche de sapin.

REVUE DES LIVRES.

M. G. Fabius de Champville, dont les études agricoles sont universellement connues et lui ont valu la croix d'officier du Mérite agricole, n'a pas un moindre succès en littérature, puis qu'il est officier d'Académie depuis cinq ans et demi. Sa dernière petite œuvre, dans le genre familial, est une trouvaille: «Petits Hommes et Grands Coeurs», saynètes de 9 à 15 ans, est un grand succès qui s'explique par la fraîcheur des sentiments exprimés, la valeur du dialogue et la haute moralité de cette petite pièce véritablement exquise. Pour recevoir «Petits Hommes et Grands Coeurs», adressez un franc en timbres ou un mandat à F. de Launay, 78, rue Taitbout, Paris. Nos remerciements à l'auteur pour l'exemplaire de son travail envoyé à l'«Abeille».

AMUSEMENTS.

OPERA FRANÇAIS.

Arrivée de la Troupe. — M. Bonnard.

La foule au contrôle.

Ce matin même, à l'heure où ces lignes passeront sous les yeux du lecteur, la troupe d'Opéra français sera arrivée à la Nouvelle-Orléans. L'avis en a été reçu, hier, dans la journée, par M. Charley qui, comme le savent déjà nos lecteurs, est ici depuis une semaine.

Elle nous arrive par un train spécial de Louisville et Nashville. La nécessité de ce train spécial s'explique, quand on saura que la troupe que nous amène M. Charley se compose de cent-vingt-trois personnes, dont une grande partie sont des artistes d'un talent reconnu, et qu'avec eux ils apportent un matériel—bagages, costumes, décors et accessoires de toute sorte,—dont le transport exige l'emploi de plusieurs wagons.

On sait que le premier ténor, M. Bonnard, est ici depuis quelques jours. Il s'est déjà fait entendre devant un petit comité d'amateurs et de connaisseurs et nous devons dire qu'il les a charmés, enthousiasmés. C'est le véritable ténor, mariant la grâce à la force et le métrage à l'ardeur et entraînant. Il dit et se respire admirablement la romance. M. Bonnard est appelé aux plus brillants succès, par nous.

Si toute la troupe, comme nous le croyons fermement, est à l'avant, nous sommes appelés à passer, pendant trois ou quatre mois, des soirées bien agréables.

Ajoutons que le contrôle est ouvert depuis avant-hier, et que la foule dès le premier jour, y était telle, qu'il a été impossible aux employés de répondre à toutes les demandes de places.

La salle est à peu près entièrement retenue pour le premier soir. Il en est de même pour la seconde représentation.

THEATRE TULANE.

Au Tulane, Roland Reed et toute la compagnie qui l'entoure, y compris l'habile et irrésistible Isadore Ruth, font des salles comblées, avec l'excellent comédie "His Father's Boy".

L'administration du Tulane n'a jamais fait de meilleures affaires. Nous ne sommes encore qu'au commencement de la semaine mais, au train dont vont les choses, on peut prédire que la salle se désemplira pas d'ici à samedi soir.

GRAND OPERA HOUSE.

Nous avons constaté avec plaisir, dimanche soir, une superbe salle à la première de "Under the city lamp"; il en a été de même hier soir. La pièce a plu tout d'abord, et le public, enchanté, s'est donné rendez-vous au Grand Opera House pour toute la semaine.

C'est que la pièce est très bien montée; c'est que les décors sont superbes; que les effets de lumière sont réellement éblouissants: c'est enfin, que la troupe Baldwin-Melville s'est surpassée dans cette pièce et qu'elle y enlève le public à chaque scène à sensation. Il en sera ainsi jusqu'à la dernière représentation, samedi soir.

CRESCENT THEATRE.

Au Crescent, "The Sporting Duchess" avec ses scènes de courses, de chiens et de chevaux, fait fureur, et la salle ne désemplit pas depuis dimanche. A l'attrait de la pièce se joint celui d'une nouvelle actrice pleine d'entrain et de talent, Miss Lillian Darley, qui vient d'arriver et assure le succès de la pièce.

Grâce à elle, le rôle le plus important de la plus intéressante de la pièce, et trop négligé jusqu'ici, reprend le



Chapeau de la dernière mode pour promenade du matin

rang qu'il n'aurait jamais dû perdre.

Le Cirque des frères Ringling.

C'est le 26 courant que nous arrive le célèbre cirque des frères Ringling qui joint d'une si grande popularité aux Etats-Unis. Il ne restera que trois jours parmi nous. Ses nombreux engagements ne lui permettent pas de faire un plus long séjour à la Nouvelle-Orléans. Ce qui fait de ce cirque tout à fait une exception, c'est la multitude de ses chevaux merveilleusement dressés qu'il exhibe tous les soirs et qui font l'admiration des amateurs et des connaisseurs.

Il manœuvrent d'une façon étonnante, avec une correction à laquelle le bien peu d'hommes peuvent atteindre. Ils exécutent les figures les plus variées, les plus compliquées avec une précision qu'envieraient bien des chorégraphes. Il faut assister à leurs évolutions, à leurs danses, aux mouvements qu'ils exécutent avec ensemble, pour se rendre compte des effets de mise en scène que l'on peut obtenir de ces intelligents animaux. Ajoutez à cela qu'ils sont tous caparotés très richement et avec un goût exquis. Tout le monde à la Nouvelle-Orléans voudra visiter le cirque Ringling pendant ces trois jours.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Quelques pensées: Vous dites que l'amour comprend tous les mensonges... c'est possible; mais nous n'avons pas pour cela le droit de l'appeler menteur.... Puisque c'est nous qui lui imposons de mentir, en ne lui livrant à lui que pour éviter le réel.

Une des bonnes formules que nous connaissons de l'amour, n'est-ce pas qu'il se réserve à lui seul le droit de tourmenter une personne, sans tolérer que quelqu'un d'autre y touche!

On discutait dans un milieu "psychologique" sur la différence entre l'«Esprit» et le «Jugement»: —A votre tour, monsieur, de parler. —Oh! moi, je n'ai jamais entendu de bien «juger» que par l'«Esprit».

Nous invitons toutes les dames à monter quand elles seront fatiguées, se reposer dans nos salons, 1019 rue du Canal. Engagez vous à vous rencontrer là, lorsque vous sortirez. Les jeunes filles qui ont charge de l'établissement nous traiteront poliment et feront tout en leur pouvoir pour vous être agréables.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Augmentation de la marine des Etats-Unis.

New York, 14 novembre.—Une dépêche de Washington dit que le projet d'accroissement de la marine, qui sera présenté au Congrès pour être approuvé par lui, comprend 12 navires de guerre, 3 croiseurs cuirassés du type du Brooklyn, 3 Olympia perfectionnés, dont un autre de plus grande dimension et plus puissant proportionnellement que celui qui a conduit à la prise de Manille, et 12 canonnières d'un type recommandé par l'amiral Dewey, pour faire une croisière constante autour de l'archipel des Philippines.

Séance de Cabinet à Washington.

Washington, 14 novembre.—La séance de cabinet n'a été marquée d'aucun incident.

La perte du croiseur Charleston et la situation générale dans les Philippines ont été discutées, mais non dans un but spécial.

Le secrétaire a continué la discussion de la situation monétaire à New York, et il a expliqué les grandes lignes de son rapport annuel.

Il est confirmé que le secrétaire du trésor n'a pas l'intention d'acheter actuellement des bons du gouvernement.

La question de la nomination d'un gouverneur civil de l'île de Cuba n'a pas été soulevée.

L'insurrection vénézuélienne.

Washington, 14 novembre.—Au ministère de la marine est arrivée aujourd'hui la dépêche suivante du commandant Hemphill, du croiseur américain Detroit, datée du 14 novembre à La Guyana: Le Detroit est arrivé aujourd'hui. La bataille à terre a été rude. Les canonnières vénézuéliennes ont bombardé les forts avec des canons Hotchkiss de six livres à tir rapide, sans résultat.

Les navires de guerre étrangers sont restés hors du port durant l'engagement. A leur retour ils ont rendu des services dans les combats aux blessés.

Les ambulanciers du Detroit ont rendu d'importants services.

Comme rien n'indique de nouveaux troubles à Puerto Cabello,

approuva le jeune drôle, avec un accent singulier. La Borgne qui regardait attentivement les deux hommes, saisit au passage un coup d'œil expressif de Dufresne à son complice, et le ton du jeune escarpe ne lui fut pas indifférent non plus.

—Sa méfiance, déjà mise en éveil par les paroles de Dufresne, se surexcita, devint extrême. —Et, demanda-t-elle brusquement, combien que vous touchez pour tout ça, le Foinard? —Mais, cinq à six mille francs, en tout, répartit l'homme d'affaires qui supposa que cette apparence de franchise tromperait mieux la servante.

—Et vous ne m'en donnez que deux mille? demanda-t-elle d'un accent avide. —Tiens, c'est blague, on partage, fit du Surin.

A ces mots, la Borgne demeura silencieuse, absorbée par ses réflexions.

Marcel, pour qui pas un mot de l'entretien n'avait été perdu, frémissait d'indignation et de colère intérieure, mais il se contentait de demeurer dans sa chaise, désireux de tout entendre, de savoir jusqu'à quel point pouvait aller le cynisme des mœurs.

Cependant Rosalie réfléchissait profondément; à tout ce qu'elle venait de lui proposer ses complices, et, spontanément, elle se rendit compte que son accep-

AUX PHILIPPINES.

La fusion, l'amalgamation des Philippines et des Etats-Unis ou, pour parler plus correctement et plus franchement, l'absorption de l'archipel par l'Union Américaine: telle est la politique suivie à outrance par le parti qui est maintenant au pouvoir; et les agissements de l'administration actuelle, en général, ceux, en particulier, de M. McKinley, qui en est le chef incontesté et tout-puissant, prouvent bien que tout ce qu'il se fait en ce moment autour de Manille, comme à Washington, n'a pas d'autre but.

Ce n'est pas uniquement par conviction, par patriotisme, pour la glorification du pays que l'on agit ainsi. En réalité, on y est forcé par les circonstances. C'est une promesse que l'on a faite au pays, et il faut bien tenir sa parole: l'avenir du parti en dépend. Tout pouvoir qui s'avoue vaincu, ou confesse soit son erreur, soit son impuissance, est un pouvoir perdu dans l'esprit public.

De là, l'ardeur avec laquelle on poursuit, à Washington, la conquête des Philippines. On espère bien en avoir fini avec cette embarrassante et vexatoire question avant la réunion du Congrès, mais les faits sont là qui prouvent brutalement que la conquête n'est pas faite et qu'elle ne s'achèvera probablement pas avant longtemps.

«Patience!» disait-on au pays, quand a commencé la saison des pluies; «attendez le retour de la saison favorable aux expéditions dans l'intérieur du pays, et vous verrez toutes les populations rebelles plier le genou devant nos armées et reconnaître notre souveraineté.»

Eh bien, elle est close, la saison des pluies; les expéditions dans l'intérieur de l'île de Luçon ont pu commencer; elles battent leur plein en ce moment. Elles ont été, dès le début, accompagnées de succès très apparents. A mesure que nos troupes avançaient, les insurgés retraits. On commençait à crier victoire, aux Philippines comme à Washington. «Nous les tenons», disaient les uns. «Nous avons corné Aginaldo et sa bande», faisaient les autres.

Et voilà que, tout à coup, nous apprenons que les insurgés reparaissent aux environs de Manille, d'où on les croyait chassés à tout jamais, et qu'ils rôdent en troupes nombreuses autour de Cavite. C'est véritablement à

croire que jusqu'ici on a sacrifié nous ne savons combien d'existences pour n'obtenir aucun résultat appréciable, et que tout est à recommencer.

Le spectacle auquel nous assistons n'est guère flatteur pour les Américains, et il est temps que l'on prenne des mesures plus énergiques pour venir à bout des Philippines, puisqu'on veut absolument les dompter. Il ne faudrait pas beaucoup d'échecs comme celui que nous éprouvons en ce moment, pour détruire le prestige étonnant que nous ont valu nos récentes victoires.

L'ESCADRE MEDITERRANEE AU PIRÉE.

Le séjour de l'escadre française au Pirée a donné lieu à une série de fêtes et de banquets à l'honneur de l'amiral Fournier et des officiers français. La Cour, le gouvernement, le peuple et la presse ont saisi cette occasion pour manifester leurs sympathies traditionnelles envers la France et la nation française.

Après la visite de la reine Olga, de prince-régent et des autres membres de la famille royale à bord des cuirassés français, le grand dîner donné à cette occasion et le toast significatif prononcé par le prince-régent, dont une dépêche a donné un compte rendu assez détaillé, les fêtes en l'honneur de l'amiral Fournier et de ses officiers ont continué dans l'ordre suivant.

M. Boudouris, ministre de la marine, a donné un grand dîner auquel ont assisté en dehors des officiers français, tous les ministres, les membres de la légation de France, et quelques notabilités du monde politique et social d'Athènes. Lorsque, après le toast prononcé par M. Boudouris, l'orchestre a joué la «Marseillaise», un grand enthousiasme s'est emparé de tous les assistants. Ce toast ainsi que celui prononcé après par M. Romano, le ministre des affaires étrangères, ont été fort applaudis, car ils étaient l'interprétation fidèle en même temps qu'éloquente des sentiments qui ont en tout temps animé le peuple et le gouvernement hellénique envers la France et la nation française. Très ému, l'amiral Fournier a répondu par une petite improvisation, qui a été un véritable succès et a fait une vive impression sur les convives.

Le lendemain, l'amiral Fournier, les contre-amiraux Maréchal et Roustan et tous les officiers de l'état-major de la flotte étaient invités par la famille royale à un déjeuner de gala donné dans le magnifique château royal de Tatoi ou Dekelia, dont la Presse française a longuement parlé l'autre jour et qui est situé à une distance de vingt kilomètres d'Athènes. Les invités se sont rendus à Tatoi par un train spécial. Le déjeuner était présidé par la reine Olga, et tous les membres de la famille royale y ont assisté.

Le lendemain, l'amiral Fournier invitait à déjeuner à bord du «Drepanus» tous les ministres, quelques hauts fonctionnaires de l'Etat et plusieurs officiers de terre et de mer, avec leurs familles. Après le déjeuner, il y eut une sauterie qui a fort bien réussi et pour laquelle il y avait d'autres invitations aussi.

Le chargé d'affaires de France donna un grand déjeuner en l'honneur de l'amiral et des officiers de la flotte. Le même soir, la ville d'Athènes organisa dans la salle de la Société musicale une fête splendide qui a commencé par un concert vocal et instrumental et qui s'est terminée par un grand bal. L'entrée de l'amiral Fournier, portant le grand cordon de l'ordre du Sauveur que le prince régent lui avait conféré la veille, et suivi d'un grand nombre d'officiers, dont vingt-sept avaient reçu aussi l'ordre du Sauveur depuis le grade de grand-officier jusqu'à celui de chevalier, fut saluée par la «Marseillaise», exécutée par l'orchestre au milieu d'un grand enthousiasme, puis par l'hymne national grec.

Les amiraux et officiers français ont été très fêtés durant toute la soirée. L'amiral Fournier a été veillé tout le monde par son esprit, sa verve gauleuse, et étonné par son entrain quasi-juvénile. L'amiral a dansé comme un jeune officier de vingt-cinq ans avec la plupart des jolies Athéniennes qui se trouvaient dans la salle. Le bal s'est prolongé jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

On fabrique, à l'usage des beautés incomplètes, des sourcils, des dents, des nez et d'autres accessoires encore. Ne parlons pas des faux cheveux, dont l'usage, en France, est antérieur à la conquête de César. Mais la science et l'art se perfectionnant à la fois, on fabriquera désormais des cils. La «Médecine française» nous en donne le moyen, qui est simple. Avec une aiguille enfichée d'un cheveu, vous faites sur le bord de la paupière un point de couture très serré. Quand la paupière est ainsi ourlée, à l'aide de ciseaux fins vous coupez cha-

que point en son milieu. Chaque bout de cheveu qui vous a servi de fil devient un œil. On pleure bien un peu dans les premiers temps. Nous croyons cependant que l'industrie du cil artificiel est appelée à un bel avenir. Plus de ces yeux rouges et déguenillés, qui font horreur; mais une ombre chaste, blonde et brune, à votre choix, et aussi longue que vous le désirerez. Ce sont des cils pareils qui ont causé les premiers malheurs de Numa Roumestan; mais ils étaient collés et on les ôtait le soir. Les cils vraiment modernes, entièrement cousus à la main, solides et ne s'enlevant jamais, donneront aux femmes un charme de toutes les heures. Il ne leur manquera rien, sinon d'être vraiment des cils. Car la science aura beau faire: ils ne seront jamais que des cheveux coupés en quatre.

On fabrique, à l'usage des beautés incomplètes, des sourcils, des dents, des nez et d'autres accessoires encore. Ne parlons pas des faux cheveux, dont l'usage, en France, est antérieur à la conquête de César. Mais la science et l'art se perfectionnant à la fois, on fabriquera désormais des cils. La «Médecine française» nous en donne le moyen, qui est simple. Avec une aiguille enfichée d'un cheveu, vous faites sur le bord de la paupière un point de couture très serré. Quand la paupière est ainsi ourlée, à l'aide de ciseaux fins vous coupez cha-

—Bon, voyons, demanda cette dernière, quoi que vous avez à me dire; dépêchez-vous, j'aime pas beaucoup rester la nuit dans les champs.

—T'as raison, ma fille, répliqua Dufresne, en reprenant son air bonhomme et ses façons d'escarpe.

Aussi, je vas jaspiner tout de suite.

—C'est ça, dégoise, approuva du Surin, et finissons-en cette fois.

—Vlà l'affaire, reprit Dufresne, en s'adressant directement à la Borgne.

Il paraît, ma bonne Rosalie, que tu menaces toujours ce cher camarade, cet excellent copain, de faire du chambard!

De ce côté-là, tu es incorrigible, la langue te dérange, et tu voudrais compromettre notre ami Georges.

Il désigna son complice.

Tu exiges, m'a-t-il affirmé, deux mille francs tout de suite, ou tu manges le morceau, tu débinas le truc, et tu fais rater l'affaire.

—Tiens, c'vidé, v'là-t-il pas assez longtemps que vous me lanternez avec vos manigances, vous, fit Dufresne en s'arrêtant près de la baie.

—Oh! très bien, affirma Monseigneur du Surin, car c'était lui, on le devine, qui suivait les instructions de Dufresne, avait amené Rosalie la Borgne à ce concubinaire nocturne.

Feuilleton

—DE—

L'Abéille de la N. O.

51 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE

PAR HENRI GERMAIN.

TROISIEME PARTIE.

II.

LE MEURTRE DE LA BORGNE.

Suite.

Il n'est pas le plaisir d'y réfléchir longtemps. Dufresne, à la vue des arrivants, venait de quit-